Sébastien Gokalp à propos de la participation de Grégoire Motte au salon de Mon Trouge.

Elle est chouette ta cravate.

« Moi aussi je me suis demandé si je ne pouvais pas vendre quelque chose et réussir dans la vie. Cela fait un moment déjà que je ne suis bon à rien. Je suis âgé de quarante ans... » Ce début de carton d'invitation de la première exposition de Marcel Broodthaers en avril 1964 à Bruxelles pourrait convenir à Grégoire Motte, pris dans une contradiction permanente : comment faire, créer, sans pourtant ajouter d'élément à ce monde surchargé, sans vouloir lourdement s'imposer ? Comment participer à un salon avec ses prix, son invité d'honneur, ses installations plus ou moins réussies, sa soixantaine de bonnes idées ? Pas évident, dans ce salon qui vous a déjà refusé trois fois : un peu comme si après s'être cogné plusieurs fois dans une porte vitrée, elle finissait par s'ouvrir... un peu sonné, vous avez oublié où vous vouliez aller !

Pourquoi par exemple ne pas vendre des cravates, réalisées dans des chutes d'une œuvre précédente, les *nuages* (2006/...), réalisés en bullgomme, ce sous-nappe de grand-mère ? Au moins, il y aurait un échange, une insertion dans un marché, des visiteurs qui repartiraient avec quelques centimètres d'art, un bénéfice assuré. Ce serait un box inattendu, comme les transformation-installations de Guillaume Bijl, qui installe auto-école ou salon de coiffure au sein de musées, prenant au mot ceux pour lesquels l'art était moins utile que le reste.

On pourrait rapidement classer Grégoire Motte dans la lignée des grands marginaux de Jacques Lizène à Eric Duyckaerts, avec leur humour fait d'autodérision, d'inadaptation, de faux sérieux et de réelle réflexion. Pourtant, presque malgré lui, Grégoire produit des œuvres aux qualités certaines, liées à sa démarche particulière. Il part à l'aventure, se demande ce qu'il fait là, trouve un problème, puisqu'il faut bien faire quelque chose, et propose une solution, une œuvre, sorte d'exotisme dégradé. Comment prendre des photos originales à Tokyo ? Comment faire une bonne sculpture à Rome ? Que faire à Marseille ? Aller à Tunis en bateau ? Et que faire à Tunis ? Qu'est-ce qui se cache dans le noir d'un train-fantôme. Partant de questions incongrues en apparence, il arrive à donner sens à des objets insignifiants, comme le papier doré entourant les goulots des bouteilles de bière, un poster d'entraînement de club de tir à l'arc, un steak dans un freezer. Ces coups de projecteurs à la lampe de poche poussent jusqu'à l'absurde le principe électif de l'art, éclairent les *backstages* de la poésie. Au « je préfère ne pas » du *Bartelby* de Melville, il semble répondre « Puisqu'il faut bien, alors... ».

Sébastien Gokalp 2013